

Tchoudomir en français

Lettres de Paris (extrait)¹

A propos des musées et des galeries je pourrais te parler durant des mois, Pierre. Les Français ont perdu la tête comme toi et ils collectionnent, collectionnent ... Ici, une mèche de cheveux de Joséphine, là-bas, une lettre froissée de Napoléon, plus loin, les chaussons d'Antoinette ou le stylo d'Hugo. Et voilà, des gens venus du monde entier accourent et jouent des coudes pour les regarder. On dit même que ce n'est pas pour l'air rempli de particules de gazoil que les étrangers viennent, mais justement pour les musées et les trésors historiques, et que grâce à ces visites, chaque année, les Parisiens se remplissent les poches de la modique somme de 15 milliards de francs. Et les musées, comme je t'ai déjà écrit, il n'y en a pas un, il n'y en a pas deux, mais à il y en a à chaque rue, à chaque croisement. Leur mairie est un musée, à l'opéra il y a un musée, un musée pour Victor Hugo, Rodin, Balzac, un musée social, pédagogique, musical, un musée de l'hygiène, un musée des pièces de monnaie et des minéraux, un musée décoratif, un musée de la guerre... Leurs jardins, leurs rues, et même leurs cimetières sont transformés en véritables musées. Et figures-toi, ils ont même décidé de changer les plans de construction d'un immeuble de huit étages seulement dans le but de préserver un arbre, un vieil arbre tordu, sous l'ombre duquel Victor Hugo aimait se reposer.

Tchitroné

(récit)

Quand je vois, en période de fête, comment chacun s'achète des citrons pour assaisonner ses grillades, je me rappelle mon voyage en Italie. Mon voyage de noces.

Avant même que nous soyons partis, je frimais devant ma femme et disais :

- Ma chérie, nous irons tout d'abord en Italie. Je parle un peu français, un peu allemand, mais je me débrouillerai aussi avec l'italien. Je n'ai pas peur. Je vais tout de suite y arriver.

Et elle :

- Ne t'inquiète pas, mon chéri, c'est bien simple ! On va s'acheter un dictionnaire de conversation italiano-bulgare, on le lira sur la route, et on apprendra ce qu'il y a de plus utile. Qu'est-ce qu'on y perd ? Et l'Italie est divine ! Des plages d'azur, des cieux magnifiques, on marchera toujours enlacés, on admirera le paysage... pourquoi aurait-on tellement besoin de discuter ?

Et elle me tapota doucement le nez.

¹ L'extrait proposé est tiré d'une des quatre lettres que Tchoudomir adresse de Paris à son ami Petar Topouzov. Elles sont publiées en 1930, dans le journal « L'étincelle de Kazanlak » [Kazanlachka iskra].

Que les cieux seront magnifiques, je veux bien le croire, je pense aussi que les plages seront d'azur, mais on commencera à avoir faim, disons, on commencera à vouloir quelque chose, et si on ne comprend pas un seul mot, on va commencer à s'arracher les cheveux, à agiter les bras, à écarquiller les yeux et à expliquer. Et comme je l'imaginai, c'est comme ça que c'est arrivé.

Sur la route, puisque nous sommes de jeunes mariés, nous n'avons même pas ouvert le dictionnaire conversationnel et voilà que nous étions déjà arrivés à Venise sans nous en rendre compte.

On s'est promenés en gondole dans les canaux, on a visité San-Marco et le palais des Doges, on s'est pris en photo sur la place avec des pigeons sur les épaules, jusqu'à ce que, au bout d'un moment, ma femme s'exclame :

- Oula, mon chéri, je commence à avoir faim.

- D'accord, dis-je, ma chérie. Allons chercher un restaurant alors.

On s'est baladés par-ci par-là, on a fait le tour, jusqu'à ce qu'on flaire un restaurant et qu'on se faufile à l'intérieur. Les serveurs nous ont accueillis, nous ont indiqués une table et m'ont mis la carte des plats entre les mains. Je regarde la liste de mets énumérés les uns après les autres, mais puisqu'ils sont écrits en attaché avec plein de petites boucles, je n'arrive pas à déchiffrer la calligraphie !

Je le tends à ma bien-aimée.

- Tiens, choisis d'abord, puisque tu as faim plus que moi.

- Non toi, toi, lis et moi je t'écoute.

Je regarde, mon vieux, je m'efforce, je n'arrive pas à lire un mot et je lui tends de nouveau.

- Mais regarde, dis-je. Choupinette, choisis-toi quelque chose parce que moi, à cause du voyage, j'ai les yeux qui pleurent et je ne vois rien. Lis, dis-je, puisque tu as acheté ce dictionnaire à Sofia.

La chérie regarde, épelle, peine, comme si elle devait résoudre un mot-croisé, et enfin réussit à lire le mot « montanara ». « Montanara », me dis-je, dois venir de « montagne ». « Montanara » ! C'est donc un repas des montagnes. Pile comme pour nous, qui venons de Drianovo.

- Voyons, garçon, j'appelle, amène-nous deux « montanaras » et advienne que pourra.

Le jeune homme a disparu et, quelques instants plus tard, nous a amené deux soupes aux légumes, exactement comme les soupes bulgares. On les a mangées avec appétit, en avons commandé un de plus pour chacun, et encore une fois le soir, le jour suivant deux « monatanaras » de plus, jusqu'à ce que vienne l'heure pour nous continuer notre route.

On est arrivés à Florence. Une grande ville, une vieille ville, avec de vieux monuments, de vieilles églises, tout ça était très beau ! Là-bas sur un menu nous avons réussi à lire quelque chose d'autre. Ça s'appelait « Escalopine ». Je me suis souvenu du mot français « escalope ». On s'est décidés, on a commandé, et c'était bien ça. Des petits bouts de viande avec une sauce. On a englouti une « montanara » chacun, et une « escalopine » chacun, on a trainé, on a trainé et c'est parti pour Rome.

Rome, une ville comme une autre. Plus grand que Drianovo. Une vieille ville, des vieux monuments, des vieilles églises et très cher. Mais sinon, tout était très beau. Là-bas on

n'a pu trouver « escalopine » sur aucun menu. On a remangé deux « montanaras » et sommes partis pour Naples.

Dans le train, nous avons complété notre repas d'un peu de fromage des Balkans. On descend à Naples et on dit au chauffeur :

- Jeune homme, un hôtel !

On saute dans le taxi, il démarre et s'arrête devant un bâtiment. Devant, sur la porte, il y a écrit « Albergo ». [...] Nous avons passés la nuit à cet Albergo et au petit matin nous sommes partis en ville. Une grande ville, vieille ville, monuments, églises, tout très beau. A un moment, on s'est retrouvés sur la plage. Quand ma chérie l'a vu, elle a frappé dans les mains et s'est exclamée :

- Ah, mon chéri ! Quelles plages d'azur ! Quels cieux bleus ! Viens, dit-elle, qu'on aille se promener en bateau, pour le souvenir.

- Promenons-nous, ma colombe, pourquoi ne nous promènerions-nous pas ? On est bien venus ici pour dépenser de l'argent ?!

- On va prendre cette barque blanche là-bas, on va s'asseoir dedans et elle va nous bercer, bercer...

- Elle va nous bercer, dis-je, elle va nous bercer, mais si on attrape le mal de mer ?

- On va s'acheter des citrons, dit-elle, et il ne nous arrivera rien.

On partit chercher des citrons.

Ici des citrons, là-bas des citrons, on n'en voyait nulle part. On s'est mis en route vers un grand magasin. On y rentre et :

« En français, me dis-je, ça se dit « citron », en allemand « Zitrone », en italien ça doit être soit « tchitron » soit « tchitroné ». Ça ne peut pas être autrement ! C'est sans doute « tchitroné » ! »

Je me dépêche pour parler avant ma chérie et montrer mes connaissances en italien et je dis tout haut :

- Donnez-moi, s'il vous plait, quelques « tchitronés » !

Mais le vendeur me regarde en clignant des yeux d'un air incertain.

- « Tchitroné » ! dis-je « Tchi-tro-né » ! et je serre le poing pour lui montrer la taille que je veux.

Mais lui me regarde d'un air désespéré et hausse les épaules.

- « Citron » ! je crie en français. « Tsitron » ! « Tchitroné » !

Mais il continue de faire les gros yeux et de ne rien dire. Je suis pris d'ambition. C'est forcément quelque chose comme ça, me dis-je, comment est-ce possible qu'on ne se comprenne pas. Enfin, je vais retourner notre alphabet entier et je finirais bien par tomber dessus. Et je commence à énumérer ainsi pour le vendeur :

- « Atroné », « Bitroné », « Vitroné », « Gitroné », « Ditroné », « Etroné », « Jitroné », « Zitroné », « Itroné » ...

Mais lui ne comprend toujours rien.

- « Kitroné », je continue, « Litroné », « Mitroné », « Nitroné », « Otroné », « Pitroné »

...

- Attends, me dit ma chérie, tu vas en faire des munitions.

- Mais, ma chérie, puis-je ne pas être tombé juste encore maintenant? Est-ce possible ? C'est lui qui est bête et qui ne comprend pas. Est-ce que l'idiot peut n'avoir toujours pas compris que je veux des citrons ? « Limoni » comme on dit en bulgare.

- Ah-ah-ah ! s'écria-t-il tout d'un coup, « Limoné » ! Si, si signore ! Abbiamo, signore ! Si, si ! ...

Il tendit le bras, déplaça une nappe et toute une caisse de citrons apparut.

- Alors, vous les appelez donc « limon » aussi ? m'écriais-je. Mais il fallait le dire, mon vieux ! Il fallait le dire qu'en italien c'était comme en bulgare, je me serais moins embêté ! Je me le disais aussi ! Pourquoi sommes-nous cousins, pourquoi sommes-nous beaux frères, c'est bien parce-que nous nous ressemblons par le sang, par les mœurs, et par les habitudes... et par les citrons, disons, nous nous ressemblons.

Il fallait le dire !

Traduction : Marie-Fanny Capin